

JOSE-MARIE CORTES
[extraits]

TEXTES ISSUS DU VOYAGE INCERTAIN carnet de voyage 1992-1993
photographies de franck dubois

ENTRETIEN RADIOPHONIQUE AVEC DAN FORBUSCKI

LES FOUS D'HAIPHONG

CB. / contremaître à Hanoi

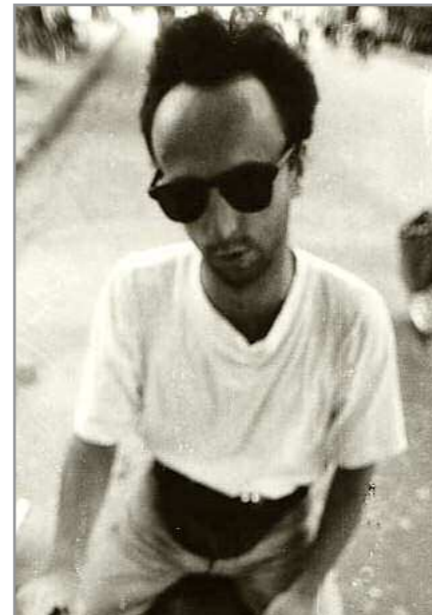
IDIOLECTE

LES MÉTIERS DE LA RUE

ANTIPODES

À PROPOS

ÉPILOGUE



ENTRETIEN RADIOPHONIQUE AVEC DAN FORBUSCKI

COMMENTATEUR RADIO : Dan Forbuscki, vous êtes ethnologue, d'origine hongroise, vous parlez plusieurs langues couramment, vous avez parcouru la planète d'un pôle à l'autre mais paradoxalement, vous avez surtout étudié, je cite, le comportement des expatriés occidentaux en milieu exolingue. J'ajoute que vous avez principalement travaillé sur la zone Asie du Sud-Est.

DAN FORBUSCKI : Pourquoi paradoxalement ? Il faut bien comprendre que l'occidental constitue un sujet d'étude passionnant. Pour utiliser une métaphore assez facile, prenez une grosse souris blanche et placez la dans une cage remplie de petites souris grises. Vous pouvez être sûr que le cobaye ainsi transplanté va produire une série de réactions hors normes par rapport à son cadre de vie habituel.

C.R. : Où voulez-vous en venir ?

D.F. : Je veux dire que le phénomène est le même chez les êtres humains.

C.R. : A ce propos, vous décrivez dans votre dernier ouvrage le syndrome de gallicite aiguë chez un groupe d'expatriés français en poste au Vietnam. Alors, qu'est-ce que c'est la gallicite ?

D.F. : Il s'agit d'un complexe d'identité culturelle. Si vous préférez, le français déraciné, isolé, loin de chez lui prend conscience de sa différence en tant que français justement parce qu'il est minoritaire dans un milieu à forte densité asiatique.

C.R. : A quoi voit-il qu'il est différent ?

D.F. : C'est tout le problème du choc culturel qu'il faudrait que je vous explique. Regardons un exemple peu ordinaire : le sourire qui au Vietnam peut se colorer de mille nuances différentes et intervenir dans un panel de situations où il n'apparaît jamais en France.

.../...

C.R. : C'est formidable !

D.F. : Pas toujours, croyez-moi, car le groupe de français sur lequel j'ai travaillé semble en avoir beaucoup souffert.

C.R. : Bon mais finalement, ont-ils réussi à s'adapter à leur nouvel environnement ?

D.F. : Si l'autodéfense est une adaptation, oui ils ont réussi leur adaptation.

C.R. : De quelle manière ?

D.F. : En vivant totalement repliés sur eux-même, en exacerbant certaines valeurs de la culture française.

C.R. : N'était-ce pas un peu malsain ?

D.F. : Complètement. En agissant ainsi, ils se sont créés une fausse identité culturelle. En fait, ils se sont conçus eux-mêmes comme les caricatures d'un stéréotype français possible.

C.R. : Les conséquences à long terme ?

D.F. : Plutôt graves. Quand on pense qu'à la fin de leur contrat, ces expatriés doivent rentrer en France, vous imaginez les problèmes de réadaptation à la culture française ? A la vraie, je veux dire...

LES FOUS D'HAIPHONG

Un jour, j'ai suivi un couple de Blancs durant toute leur promenade dans les rues d'Haiphong.

Ils étaient deux. L'un, grand rouge, barbu avec une panse de porc.

L'autre, petit, avait un long nez et une touffe de poils lui faisait comme un nœud de cravate au-dessus de la chemisette.

Arrivé à la troisième rue de notre promenade, le plus petit, il me ressemblait beaucoup par la taille, à la différence qu'il, était velu comme un singe, a tourné la tête dans ma direction et s'est approché.

Il m'a demandé : vous parlez français ? Je n'ai pas répondu.

Il m'a alors demandé en vietnamien : vous parlez vietnamien ? J'ai tressailli.

Pourquoi est-ce que vous nous suivez ? vous êtes de la police ?

Ses questions m'insultaient, mais sa manière de parler notre langue sonnait si drôlement que je le laissai dire sans réagir.

Ils repartirent et je continuai de les suivre, un peu hébété par la chaleur qui écrase la ville dès midi.

Le plus petit revint vers moi au bout de la cinquième rue de notre promenade.

Il dit : vous vous ennuyez ? vous êtes tout seul ? Je ne répondis pas. Son accent était trop drôle.

J'avais compris que plus je me tairais, plus il parlerait.

Où est votre femme ?

Je n'en ai pas... à la maison , j'ai répondu.

Après le couple de français n'a plus fait attention à moi. Au café, ils n'ont même rien dit lorsque je me suis assis à la même table qu'eux.

Quand leurs boissons sont arrivées, le français qui ressemblait à un singe, a eu un comportement étrange.

Il reproduisait exactement tous mes gestes.

Que je cligne de l'œil et aussitôt il en faisait autant. Si je passais la main dans mes cheveux ou même mieux, si j'ouvrais la bouche pour parler, il m'imitait en me précédant presque.

Entre deux lampées de jus de canne glacé, le barbu rouge, à moitié caché derrière son verre, a parlé au petit singe dans un langage que je n'ai pas compris.

Je me souviens pourtant des sons : hiz con-plétli-cllè zi .

.../...

Leurs boissons terminées, ils ont hélé un cyclopusse.

Ce que moi-même, une fraction de seconde plutôt, je venais également de faire.

Très impoliment, ils m'ont rudoyé, me forçant littéralement à descendre de la machine, sous prétexte sans doute, qu'ils l'avaient appelée les premiers. Je m'accrochai.

Le porteur était aussi embarrassé que moi et finalement démarra, emportant notre mauvaise humeur vers le port, conformément à la direction réclamée par le petit homme singe.

La pluie a alors grondé. Des gouttes chaudes, grasses comme des œufs de caille, sont tombées sur nos têtes.

Le cyclo a forcé la cadence et nous sommes arrivés au milieu de l'orage.

La course a coûté douze mille dongs.

Le petit homme à tête de singe trempé s'est permis de payer ma part, pour faire oublier sans doute le différent que nous avons eu juste avant de ne plus être secs.

Après, tout est allé très vite.

Nous attendions en silence sur le trottoir. Une Volga noire, mal carrossée, a surgi de nulle part.

Les deux Blancs s'y sont engouffrés pêle-mêle, se vautrant presque l'un sur l'autre.

Le plus petit, lesté comme un singe, a claqué la porte arrière et verrouillée celle de devant au moment où j'en saisis la poignée.

Nous nous sommes regardés, lui effrayé, moi incrédule.

La pluie faisait entre nous comme un deuxième écran, en plus de la vitre fermée.

J'ai lu sur ses lèvres en français, car je ne l'entendais plus : non, ça suffit !

J'ai lâché la poignée. Leur voiture a démarré, au bout du port a pris à gauche.

Là, je crois que le petit homme a tourné la tête dans ma direction, mais je n'en suis pas sûr.

Je ne voyais plus au loin qu'une tâche noire, fouettée par la pluie.

C.B. / contremaitre à Hanoi

On m'aurait dit que je pourrais emporter un tableau là-bas, je crois que j'aurai encadré un de ces prospectus de promotion que les supermarchés mettent dans ta boîte à lettres toutes les semaines. J'en aurais pris plein en fait pour pouvoir les découper et les recoller sur place.

A douze mille bornes de la France, ça aurait été quand même marrant de pouvoir me faire ma petite grande surface maison.

Une baguette, tiens, ça te paraît tout bête mais figure toi qu'une baguette, à l'autre bout de la planète, c'est comme pédaler sur le Mékong ou attraper un éléphant à l'épuisette.

Et puis, j'aurais aussi découpé un cassoulet de Castelnaudary au confit d'oie à 31 francs la boîte de 850 grammes, un bon camembert au lait cru à 10 francs 95, une mousse de volaille au poivre vert à 12 francs 25 la tranche sous vide.

J'imagine bien la toile.

Tout ça encadré rien que pour moi, en face de mon lit.

Un jour, figure toi que les profs de français du service culturel, ils ont collé dans leur bureau à l'ambassade un prospectus du genre que je viens de te dire.

Les couleurs étaient pétantes, les prix des marchandises en capitales blanches sur fond rouge.

Impossible de négocier le papier. Soit disant "pièce rare", "document authentique à exploiter en classe de français avec les étudiants étrangers" qu'ils prétendaient...

Tout ce blabla pour un truc qu'en temps normal tu n'utiliserais même pas pour ce que je pense...

Résultat, j'ai mangé de la soupe aux nouilles de riz et du poulet aux graines de lotus pendant vingt-deux mois.

Et vingt-deux mois, crois-moi ou non, c'est pas rien dans la vie d'un homme.

Si j'avais dû ramener un tableau de là-bas ?

Je sais pas trop... Ah si je sais, mais je ne te le dirai pas.

Je te laisse deviner.

IDIOLECTE / Dialogues avec des vendeuses de Pho et leurs clients dans la rue.

Fragment I

- Il y a longtemps que tu es arrivé au Vietnam, grand frère ?

- Environ trois mois.

- Comme tu parles bien vietnamien, grand frère !

- Un peu, un tout petit peu seulement.

- N'es-tu pas russe, grand frère ?

- Non, je suis français.

- Alors tu es beau. Les français sont beaux.

Fragment II

- D'où viens-tu ?

- Je suis français.

- Il y a longtemps que tu es arrivé au Vietnam, grand frère ?

- Environ six mois.

- Comme tu parles bien vietnamien, grand frère ! (à la cantonade)

- Avez-vous entendu comme il parle bien vietnamien ?!

et il n'est là que depuis six mois !

(les mangeurs de soupe faisant claquer leur langue en signe d'admiration)

- Excellent ! courant ! remarquable !

- Est-ce que Madame Vietnam est belle ?

- Oui, elle est très belle. (rires)

- Aimerais-tu épouser une vietnamienne ?

- Je ne sais pas encore. Peut-être...

- Épouse donc une vietnamienne ! (rire général)

Fragment III

Une vieille vendeuse, deux clients, minuit, près du Temple de la Littérature

- Il y a longtemps que tu es arrivé au Vietnam, petit frère ?

- Je vis ici depuis bientôt deux ans.

- Qu'est-ce que tu fais ?

- J'enseigne le français.

(un client)

- En un mois, combien gagnes-tu d'argent ?

- Beaucoup.

- Combien ?

- C'est la France qui me paye. Pas le Vietnam. Tu n'as pas besoin de savoir.

- Trois cents, quatre cents dollars ? Plus ?

- Beaucoup plus.

(silence. la vieille vendeuse intervient poliment)

- Le Vietnam est très pauvre.

- J'aime beaucoup ta soupe, grand-mère.

- Ton vietnamien n'est pas trop mauvais, petit frère. Encore quelques années et nous aurons beaucoup de choses à nous raconter.

C.B. contremaitre à l'ambassade de
Hanoi, Asie du Sud-Est
Carnet de bord, extraits

LES MÉTIERS DE LA RUE

Cireurs de pompes
Pèse personne
Pâtés chauds
Pâtisserie sur plateaux
Péripatéticienne

Hey d'you
One dolla !

Sculpteur d'hélico
De tanks et de jets
En canettes
Seven'Up Sprite ou Coca-cola
Vainqueurs bricolo
Recyclironique

Bonjour, ça va ?
Hello ! My friend !

Écouleurs de journaux
Times Libé L'Équipe
Revue d'hier
Chapardées aujourd'hui
Dans les avions venus
D'L.A. Paris Sydney

Madam Madam
Mua di !

Fourguteurs
De fausses Ray-Ban
De couteaux Suisse en toc
De porte-clés porno
De tickets de loto
De Zippos en fer blanc

Tous dans la rue
Peuple riche ! Dân giàu !

Rafistoleurs de pneus
Cyclopousses à la nage
Poulets pirates
Gamins chewing gum
Anges pick-pocket

Marchands de glaces
Chanteurs aveugles
Faux bonzes safran
Mendiants manchots
Cireurs de pompes
Et pèse personne

O.K. ! Shoe Shine
Number one !

ANTIPODES

Ca fait deux ans que vous n'êtes pas rentré en France.

L'avion a atterri depuis deux heures.

Vous êtes dans la navette qui relie l'aéroport Charles de Gaulle aux Invalides.

Il y a d'abord comme un engourdissement de votre conscience au contact d'une réalité étrangement familière.

Ce chauffeur a l'air bon et consciencieux, ces panneaux publicitaires géants mais rouillés,

l'herbe malade qui pousse pitoyablement de part et d'autre du périphérique...

Surtout, gardez votre sang-froid.

Voilà, vous vous sentez mieux.

Vous souriez presque en découvrant l'origine exacte de votre malaise :

rien n'a changé.

Et maintenant, revenez sur vos sensations.

Soyez l'objet de votre propre étude, votre confort mental en dépend peut-être.

C'est bien.

Vous vous êtes rendu compte que l'attrait de la nouveauté n'a rien à voir avec votre étonnement...

Là, ça y est.

Vous venez de comprendre qu'en fait, l'identification immédiate du chauffeur, la reconnaissance des panneaux,

de l'herbe, a été cause tout à l'heure de votre panique.

Après si longtemps, vous pensiez n'être de nulle part, devenu en quelque sorte un citoyen du globe.

L'aéroport s'éloigne de plus en plus.

Vous arrivez encore à percevoir un peu la tâche de soleil, sous le ventre du gros avion immobile,

loin, très loin derrière vous.

Vous êtes rentré chez vous.

À PROPOS

C'était le printemps à Hanoï.

Un jour du mois d'avril ou peut-être mai 93, en pénétrant dans la réserve animalière de l'ambassade de France, je reçus en pleine face une tarte à la crème.

"Salut mon p'tit père Corto. Ca fait un bail, pas vrai ?"

je restai pétrifié, littéralement sonné. Il m'avait appelé "mon p'tit père..."

De ces mots insignifiants mais terriblement incantatoires, c'est tout Évreux qui s'éleva alors, telle une page en relief cartonnée dans les livres d'images pour enfants, se déplia et prit forme devant mes yeux écarquillés.

L'intrusion d'un familier au milieu de ma cabane indochinoise risquait de contrarier les rites d'une vie nouvelle, résolument tournée vers l'avenir.

Mais je me trompais. fd est un garçon propre et discret.

Bien que personnellement non fumeur, j'arrive à apprécier son art, et surtout la lucidité avec laquelle il envisage son projet photographique. Il y a quelque temps, il en parlait à peu près en ces termes :

"j'attendrais des gens qu'ils regardent l'image non pas pour ce qu'elle est vraiment dans la réalité, mais pour ce qu'elle leur suggère immédiatement."

Un jour prochain, je lui expliquerai que les vrais photographes, les professionnels, n'ont pas besoin d'appareils photo, mais il me répondra sans doute quelque chose du genre :

"Je ne suis qu'un amateur" ou "Va donc m'acheter une péloche de 400 ASA S.T.P."

fd n'est pas un chasseur de hasards.

Les siens apparaissent spontanément, fruits d'une certaine désinvolture et de cette manière très personnelle de ne pas cadrer le réel, qu'il s'agisse de la photographie ou du choix d'un voyage incertain.

.../...

Quand il m'a proposé de participer à son "récit photographique" en écrivant des textes sur le thème du voyage, nous en sommes très vite venus à comparer nos trajectoires asiatiques.

Lui, nomade, du Pakistan à la Sibérie, en passant par l'Inde, l'Indonésie, le Vietnam et la Chine ;

moi, sédentaire, de Hanoï à Hanoï, nous n'avions pas vraiment suivi les mêmes itinéraires.

Non-dits et sensations se sont pourtant accumulés, parfois si difficilement transmissible que la photographie ou le texte ne resteront jamais rien d'autre que ce qu'ils sont, au mieux un tout très incomplet.

Mais parce que ses images appellent des mots et mes mots des images, nous avons voulu les associer en tant que clés pour un autre langage ou comme une simple escale dans votre propre voyage.

ÉPILOGUE / lettre du 12 avril 1996, Ho Chi Minh Ville

franck,

Inutile de te cacher plus longtemps la vérité : de nos provisions, il ne nous reste qu'une grande nostalgie...

Nous accusons de lourdes pertes, causées tant par la dysenterie qui fait des ravages parmi nos hommes que par les assauts répétés de l'ennemi.

Ces enrégés ont déjà construit une véritable petite ville, dédale de cahutes grouillantes au pied de la muraille.

Ils sont même parvenus à détourner le lit de la rivière qui passait à travers la forteresse.

Le matin, on les entend s'asperger, les salauds, se gargariser avec cette flotte qui nous inonde si peu le gosier.

La nuit, ils nous narguent encore, en allumant de grands feux au-dessus desquels ils sautent et dansent comme des diables.

Et pour couronner ces bacchanales, des cochardes surgies du noir, attisent la flambée, transformant leur campement en un bordel gémissant à ciel ouvert.

Moi, embusqué derrière mon mächicoulis, je puis parfois crucifier de mes traits leurs étreintes ;

hélas, une curiosité fatale arrête mon bras et impose à tout mon être l'évidente sensualité de leurs contorsions.

Aussi, c'est souvent l'œil cerné que je vois poindre l'aurore.

Mes espoirs se tournent alors vers l'horizon...

Là, dans l'incertitude des ombres vacillantes, je dessine des renforts, une armée bien ordonnée de facteurs ponctuels, besace en bandoulière, casquette au clair, prêts, en un sprint apocalyptique, à submerger l'adversaire ennui, à m'apporter la bonne nouvelle...

HOSANNA FRANCK !

A m'apporter ta nouvelle, ce putain de courrier tant attendu !

Mais rien ! nada ! que dalle ! des clous, peau d'balle et ballet de crin !

Le siège s'éternise en vain et chaque vendredi, Nga, la secrétaire de l'école Colette, tel un héraut bredouille, m'annonce qu'il n'y a rien pour moi.

.../...

Aurais-tu conclu un pacte avec l'ennemi ? As-tu retourné ta côte de maille ?

Me prouveras-tu enfin que mes doutes sont injustes, qu'ils ne sont que les enfants dénaturés, les fruits pourris de mon impatience ?

Ô Franck, même la pierre finit par se fendre et la pieuvre par rendre son encre.

Entends mes suppliques, mets-y un timbre ou deux, ne tire même pas la langue, un éclaireur hardi m'a révélé que les nouvelles enveloppes de la poste sont autocollantes.

Oseras-tu préciser ton nom, ton adresse ? Bien qu'il s'agisse d'une formalité courante pour la Valise Diplomatique, cet acte n'enlèvera rien à ta gloire, au contraire !

Allons Franck, ne t'entête pas comme une idiote ! Ressemble au rotin flexible au lieu de faire ton jaquier maladroit.

Et laisse-moi tout à l'heure t'en conter davantage sur les découvertes fabuleuses que j'ai pu faire ici :

des hommes à tête de chien, des étoffes chamarrées plus douce que le ventre d'une jeune vierge, et surtoutle Koh Mû Nisthme, à côté duquel notre pemmican ne vaut rien.

Crois-moi ou non, cettte espèce de riz gluant n'a pas son pareil pour tromper la faim !

Si un jour il m'est donné de revoir les tendres collines de notre enfance, tu peux être assuré que j'emporterai dans mes poches un peu de cet amuse-gueule franchement révolutionnaire.

Ici, il me faut lâcher la plume car des démons griffus me labourent les entrailles, comme à plaisir.

Fasse le ciel que mon courrier te parvienne un jour, pour qu'au moins, en tes années chenues,tu te souviennes encore.

Porte-toi bien, Franck